

LA DESCENTE DANS LA NUIT

Avec un mental acquitté du vital, forcé au calme en vue d'obtenir une connaissance particulière, avec le cœur libre de tout aveuglement et de toute souffrance, du sceau des larmes et des entraves de l'ignorance, il fit volte face pour trouver la cause de cette faillite générale du monde. Il se détourna du visage illusoire de la Nature et plongea son regard dans une Immensité occulte, un Infini formidable et inconnu qui, endormi derrière l'agitation perpétuelle des choses, charrie l'univers dans ses étendues éternelles, et dont les ondulations d'être sont les fondations de notre vie. Les mondes sont érigés par son Souffle inconscient et la Matière et le Mental sont ses représentations et ses pouvoirs, nos pensées libres, l'expression de ses rêves. Le voile qui recouvre les abîmes de la Nature se déchira : il vit la source de la souffrance persistante du monde et la gueule noire du puits d'Ignorance ; le Mal qui se tient entre les racines de la vie leva la tête et le regarda droit dans les yeux.

Sur un rivage flou où meurt l'Espace subjectif, du haut d'une falaise abrupte surplombant tout ce qu'il y a, une Ignorance ténébreuse et consciente — avec ses grands yeux mornes s'étonnant du Temps et de la Forme — contemplait les inventions du Cosmos vivant et les abîmes d'où surgirent nos commencements. En arrière plan se montrait le masque gris et sculpté de la Nuit, qui observait la naissance de toutes les créatures. Puissance occulte consciente de sa force, Présence vague s'insinuant partout, Malédiction adverse menaçant tout ce qui est créé, la Mort posant pour la semence sombre de la vie, semblait n'engendrer le monde que pour le détruire.

Alors, du sombre mystère des abîmes, de la caverne creuse du Masque quelque chose qui ressemblait à une Pensée informe s'avança en rampant. Une sinistre Influence s'insinua dans les créatures, dont le contact léthal menaçait l'esprit immortel ; sur la vie se posa le doigt terrifiant de la mort, et les aspirations naturelles de l'âme pour la vérité, la joie et la lumière furent obscurcies par l'erreur, l'angoisse et la douleur. Une perversion s'installa qui prétendait être la tournure propre de l'être, l'impulsion vraie de la Nature. Un Mental hostile et pernicieux, à l'œuvre dans chaque recoin caché du vital conscient, se mit à corrompre la Vérité à l'aide de ses propres formules ; brouillant les écoutes de l'âme, affligeant la connaissance des nuances du doute il s'emparait des oracles des dieux occultes, balayait les jalons sur le pèlerinage de la Vie, révoquait des édits solides comme le roc qui avaient été gravés par le Temps, et sur les fondations de la Loi cosmique érigeait les pylônes de bronze de son gouvernement faux.

Même la Lumière et l'Amour, par un effet sortilège de ce danger déguisé, se détournant de la brillante nature des dieux, se changeaient en anges déchus et soleils trompeurs, devenaient eux-mêmes péril et fascination, douceur perverse, maléfices nés du ciel. Son pouvoir était capable de déformer les choses les plus divines. Un vent de défaite balayait le monde ; chaque pensée subissait l'assaut du mensonge, chaque acte était marqué d'imperfection ou du sceau de l'insatisfaction, chaque noble tentative vouée à l'échec ou un vain succès, et nul n'arrivait à comprendre la cause de sa chute.

Le Masque livide murmurait et bien qu'aucun son ne se fit entendre, dans le cœur ignorant une graine était pourtant semée, qui portait les fruits noirs de la souffrance, de la mort et de la malédiction.

Emergeant des steppes glacées d'un Au-delà hostile, furtifs, portant le masque gris de la Nuit, arrivaient les messagers lugubres et terrifiants, envahisseurs venus d'un monde dangereux de pouvoir, ambassadeurs du mal absolu. Dans le silence, leurs voix s'exprimaient sans le moindre son, des mains que personne ne voyait plantaient leur semence fatale, aucune forme n'était visible, et cependant un terrible travail se faisait, un décret de fer écrit en caractères difformes imposait une loi de péché et de destin adverse.

La Vie posa sur lui des yeux mélancoliques et changés : il vit sa beauté et son cœur qui aspire dans les créatures, content d'un peu de bonheur lorsqu'il répond à un simple rayon de vérité ou d'amour ; il vit sa lumière solaire dorée et son vaste ciel bleu, le vert des feuillages et les nuances et les parfums des fleurs et le charme des enfants et l'amour des amis et la beauté des femmes et les cœurs bienveillants des hommes. Mais il vit aussi les terribles Puissances qui président à ses humeurs, et les angoisses qu'elle peut répandre sur son passage, le destin embusqué sur les escaliers invisibles qu'empruntent les humains, et sa cruauté et sa laideur et son dernier présent de mort. Un souffle corrompueur d'amertume et de décadence guettait la maturité de la Vie et pourrissait la riche moisson de l'âme : le progrès se faisait pourvoyeur de la Mort.

Un monde qui s'accrochait à la loi d'une Lumière éteinte chérissait les cadavres putréfiés de vérités défuntes, saluait des formes dénaturées comme des éléments libres, nouveaux et vrais, la Beauté s'abreuvait du mal et de la laideur, eux-mêmes hôtes d'un banquet des dieux qui goûtaient à la corruption comme s'il s'agissait d'un plat particulièrement épicé.

Une noirceur s'installa dans l'atmosphère lourde ; elle chassa des lèvres de la Nature son sourire lumineux, détruisit la confiance naturelle dans son cœur et mit dans ses yeux le regard oblique de la peur. La luxure qui corrompt la bienveillance naturelle de l'esprit, remplaça par une vertu et un vice artificiels l'impulsion franche et spontanée de l'âme : affligeant la Nature du mensonge de la dualité, leurs valeurs jumelles aiguisaient un appétit interdit, faisaient du mal le soulagement d'un bien contrefait, l'ego s'engraissait du bon droit comme du péché et chacune était un instrument de l'Enfer. Rejetées en vrac sur les bords d'une route monotone, les anciennes et simples joies étaient abandonnées dans le désert de cette descente de la vie dans la Nuit. Toute la gloire de la vie se trouvait diminuée, ternie de doute ; toute beauté prenait fin dans un visage vieillissant ; tout pouvoir était doublé d'une tyrannie maudite de Dieu et la Vérité n'était qu'une fiction dont avait besoin le mental : la course à la joie n'était plus qu'une chasse ennuyeuse ; toute connaissance n'aboutissait qu'à une Ignorance insatisfaite.

Ainsi que d'une matrice obscure, il vit émerger le corps et le visage d'un sinistre Monde Occulte, camouflé sous le vernis élégant de la vie. C'est son trafic dangereux qui est la cause de nos souffrances. Son souffle est un poison subtil dans le cœur des hommes ; tout ce qui est le mal a son origine dans ce masque ambigu.

Un péril hantait maintenant l'atmosphère ordinaire ; le monde s'emplissait d'Energies menaçantes, et où que ses yeux se portent en quête d'aide ou d'espoir —

aux champs ou au palais, dans la rue, en campagne ou au marché — il ne rencontrait que le va et vient furtif et rôdeur d'Influences incarnées, inquiétantes et en armes. Un défilé de déesses noires et nues ébranlait l'atmosphère d'un malaise monstrueux ; des pas terrifiants, invisibles se faisaient tout proches, des formes qui étaient une menace envahissaient la lumière irréaliste, et des êtres épouvantables le croisaient sur sa route, dont le seul regard était une garantie de calamité : avec un charme et une douceur subits et formidables, des visages arborant des yeux et des lèvres séducteurs l'approchaient, armés de la beauté comme d'un filet, tout en dissimulant leur intention fatale derrière chaque maille, et qui pouvaient en un instant se transformer dangereusement. Mais lui seul savait discerner cette attaque voilée.

Un écran s'était posé sur la vision intérieure, une force se trouvait là qui prenait soin d'étouffer ses pas terribles ; tout était falsifié, et pourtant se faisait passer pour la vérité ; tout le monde se trouvait assiégé mais personne n'avait conscience du siège : car nul ne pouvait voir les artisans de sa chute.

Conscient de quelque sombre connaissance non encore révélée mais qui serait le sceau et la garantie de cette force, il suivait la piste à demi effacée de formidables empreintes qui retournaient à la nuit d'où elles étaient venues. Il parvint à une étendue où rien n'était construit et qui n'appartenait à personne : là, chacun pouvait entrer mais nul ne pouvait rester longtemps. Il s'agissait d'un "no man's land" à l'atmosphère maléfique, d'une banlieue surpeuplée sans un seul logis, d'une zone frontalière entre le monde et l'Enfer. Là, l'irréel était seigneur de la Nature : c'était un endroit où rien n'était vrai, car rien n'était ce que cela prétendait être : une fière apparence recouvrait un vide trompeur. Pourtant il n'était rien qui fut prêt à confesser sa fraude, même à soi-même, dans l'ambiguïté de son propre cœur : une tricherie à grande échelle était la loi des créatures ; car elles ne pouvaient vivre que dans cette illusion. Un Nihil sans substance se portait garant du mensonge des formes que prenait cette Nature, et pour un moment leur donnait une apparence d'existence et de vie. Une magie d'emprunt les extrayait du Vide ; elles prenaient une apparence et une substance qui n'étaient point les leurs et, miroirs d'un fantôme de réalité, elles arboraient des couleurs qu'elles ne pouvaient assumer. Chaque nuance de cet arc-en-ciel était un splendide mensonge ; une beauté irréaliste prêtait sa grâce à une façade ensorcelante. Il n'était rien sur quoi l'on put s'appuyer de façon sûre : la joie chérissait les larmes et le bien s'avérait un mal, mais jamais l'on ne pouvait récolter le bien du mal ; l'amour se changeait bien vite en haine, le plaisir se faisait tuer par la douleur, la vérité devenait contrefaçon et la mort gouvernait la vie.

Une Puissance qui s'esclaffait en face de la malice du monde, une ironie qui réunissait les contraires du monde et les jetait dans les bras les uns des autres pour qu'ils combattent, dessinait sur le visage de Dieu un rictus sardonique. Intouchable, son influence pénétrait partout et laissait sur la poitrine la marque d'un sabot fourchu ; un cœur pervers et un étrange sourire glacé se moquaient de la comédie sinistre de la vie. Cette Apparition dangereuse prenait soin d'étouffer le fracas terrible de sa démarche qui eut pu annoncer son avènement, de façon à ce que nul n'aie de soupçon ni ne se tienne sur ses gardes ; personne ne l'entendait jusqu'à ce que la poigne terrible soit devenue inévitable.

Ou alors tout laissait augurer d'une approche divine : attentif à l'apparition d'une étoile nouvelle, l'on pouvait percevoir une atmosphère de prophétie, un espoir

céleste, entendre un évangile. Le Fléau se laissait voir, mais enveloppé de lumière ; il se faisait passer pour un ange secourable envoyé du ciel : il dotait le mensonge des armes de la Loi et des Ecritures ; il savait comment duper au moyen de la sagesse, assassiner l'âme au moyen de la vertu et mener à la perdition ceux qui s'élancent sur le chemin du Paradis. Il dispensait un sentiment exubérant de pouvoir et de joie, et si parfois l'alarme intérieure se levait, il rassurait en murmurant des mots doux à l'oreille ou capturait le mental dans son propre filet ; sa logique rigoureuse faisait passer le faux pour le vrai. Sachant impressionner l'élus avec ses dogmes sacrés, il s'exprimait avec la voix même de Dieu. L'atmosphère était chargée de fourberie et de ruse ; en cet endroit, dire la vérité était un stratagème ; l'embuscade se dissimulait dans un sourire et le danger faisait de la sécurité sa demeure, avec la confiance comme porte d'entrée : le mensonge arrivait en jubilant, arborant les yeux de la vérité ; chaque ami pouvait se changer en ennemi ou espion, la main que l'on allait étreindre cachait une dague dans sa manche et une accolade pouvait se révéler la cage de fer du Désastre. L'agonie et le péril traquaient leur proie tremblante tout en lui parlant gentiment ainsi qu'à un ami timide : l'attaque était lancée d'un coup, imprévisible et foudroyante ; la peur pouvait se jeter sur le cœur à n'importe quel tournant et hurler d'une terrible voix d'angoisse ; c'était un appel à l'aide mais personne ne s'approchait. Tous marchaient d'un pas las, car la mort était omniprésente ; pourtant la prudence semblait une vaine dépense de précaution, car tout l'entourage se révélait un réseau mortel, et lorsque après une longue attente survenait une délivrance apportant un joyeux soulagement au cours duquel on baissait sa garde, il ne s'agissait que d'un souriant passage vers un sort bien pire.

Il n'y avait pas de trêve ni de lieu sûr où se reposer ; personne n'osait somnoler ni même baisser les bras : C'était un monde de bataille et d'embûche. Tous ceux qui se trouvaient là ne vivaient que pour eux-mêmes ; tous guerroyaient contre tous, avec cependant une haine commune tournée contre le penseur qui oserait chercher quelque bonté plus noble ; la Vérité était bannie de peur qu'elle n'ose parler et tourmenter de sa lumière le cœur de l'Ombre, ou qu'elle utilise sa fière connaissance pour blasphémer contre l'anarchie inébranlable des choses établies.

Et puis la scène changea, tout en conservant son noyau d'horreur : bien qu'il changea de forme, le vital demeurait semblable. Il se trouvait là une capitale sans Etat : il n'y avait pas de dirigeant, rien que des groupes en conflit. Il vit une ville d'ancienne Ignorance fondée sur un sol qui ne connaissait pas la Lumière. Là, chacun marchait seul dans sa propre obscurité : le lieu d'entente commun était de se partager les multiples sentiers du Mal, de vivre son propre chemin sans se préoccuper des autres et de perpétrer un mensonge et un tort commun ; là, l'Ego était roi sur son trône de paon, et la Fausseté, assise à son côté, était sa reine et partenaire : le monde se tournait vers eux comme le Ciel se tourne vers la Vérité et Dieu.

L'Injustice légitimait par de solides décrets les mesures étalons du commerce légal de l'Erreur, mais tous les poids étaient contrefaits et il n'y en avait pas deux pareils ; armée de sa balance et d'une épée, elle assurait une surveillance de tout instant, pour s'assurer que nulle parole sacrilège ne vienne exposer les formules sanctifiées de ses abus traditionnels. Drapée dans de nobles professions de foi, la volonté de l'ego marchait sans restriction et ses pourvoyeurs de permis traquaient la moindre critique de l'ordre et du droit : il n'existait aucun autel érigé à la Liberté ; la

vraie liberté était détestée et exterminée : harmonie et tolérance n'apparaissent nulle part ; chaque groupe proclamait sa Loi terrible et nue. Un cadre d'éthique orné de règles scripturales, une théorie passionnément reconnue et louée, voilà ce qui passait pour la table du code sacré des Cieux.

Un Ordre impérieux, crotté de maille et chaussé de fer, donnait à une race de guerriers rudes et sans pitié, tirés des boyaux les plus sauvages de la Terre, la contenance sérieuse et fière d'une noblesse barbare, une allure patriotique rigide et formidable. Mais chacune de leurs actions privées démentait ce maintien : pouvoir et exploitation étaient leur Vérité et leur Droit. Une ambition de rapace s'emparait du bien convoité, leurs becs lacéraient et leurs ergots déchiraient toute proie plus faible. Dans leur confortable retraite se livrant à leurs crimes agréables, ils obéissaient à la Nature et non pas à un Dieu moralisateur. Inconscients commerçants en liasses de contradictions, ils n'hésitaient pas à faire ce pourquoi ils auraient persécuté les autres ; quand ils voyaient les vices de leurs semblables, leurs yeux s'enflammaient d'indignation, d'un courroux vertueux ; oublieux de leurs propres offenses soigneusement dissimulées, en foule ils lapidaient leur voisin pris en flagrant délit de péché. Un juge pragmatique parmi leurs rangs passait de faux décrets, ratifiait les pires injustices sous prétexte de justice, par la raison justifiait des actes vils, approuvait l'échelle de valeurs des intérêts et desirs de l'ego mercantile.

Ainsi un équilibre était maintenu et le monde arrivait à vivre. Une ferveur zélote motivait leurs cultes brutaux, toute foi exceptée la leur devait verser le sang, bannie en tant qu'hérésie ; ils questionnaient, emprisonnaient, torturaient, brûlaient ou fouettaient, forçant ainsi l'âme à abandonner ses droits ou mourir. Parmi ses credo contradictoires et ses sectes antagonistes, la Religion siégeait sur son trône souillé de sang. Mille tyrannies oppressaient et massacraient, fondant leur unité sur la fraude et la force. L'apparence seule était appréciée en tant que réalité : l'idéal était la proie d'un ridicule cynique ; répudiée par la masse, moquée par des comiques doués, la recherche spirituelle errait rejetée par la société, comme la toile d'araignée des pensées démentes d'un rêveur, ou considérée comme une chimère ou une prétention hypocrite ; son instinct passionné devait s'accommoder de mentals obscurcis, égarés dans les circuits de l'Ignorance.

Là, un mensonge était la vérité et la vérité un mensonge. Là, le voyageur du Chemin de l'Ascension — car les royaumes hardis de l'Enfer jalonnent la route céleste — doit faire une pause et passer avec précaution à travers cet espace périlleux, avec sur ses lèvres une prière et le Nom suprême. S'il omet de sonder ces lieux avec la lance tranchante du discernement il risque fort de trébucher dans le filet omniprésent de la fausseté. Il doit constamment regarder par-dessus son épaule comme s'il percevait le souffle de l'ennemi sur son cou ; sans quoi, surpris par derrière d'un coup furtif et perfide, il peut se retrouver terrassé et cloué sur un sol maudit, transpercé dans le dos par l'épieu acéré du Mal.

C'est ainsi que chacun peut succomber sur la route de l'Eternel, renonçant à cette chance unique de l'Esprit dans le Temps et aucune nouvelle de lui n'atteindra plus les dieux qui attendent, il sera porté manquant sur le registre des âmes, son nom ne sera plus que l'index d'un espoir qui aurait échoué, indicateur de la position d'une étoile consumée. Seuls étaient saufs ceux qui étaient capables de garder Dieu dans leur cœur : avec le courage pour armure, la foi pour épée, ils doivent marcher, la main prête à frapper, les yeux en alerte, jetant devant eux un regard semblable à un javelot, héros et soldats de l'armée de Lumière.

Et c'est à peine si, une fois passé le gros du danger, aboutissant à une atmosphère plus calme, ils osent enfin respirer et sourire à nouveau. A nouveau ils s'en vont sous un soleil vrai. Bien que l'Enfer revendiqua sa loi, l'Esprit avait encore du pouvoir.

Sans difficulté Aswapathi franchit ce "no man's land" : c'est lui que les sommets avaient envoyés en ambassade, c'est lui que les Abîmes convoitaient ; rien ne se mit en travers de son passage, nulle voix ne l'interpella, car le chemin qui conduit en bas est rapide et facile.

Et soudain, son visage fit face à la Nuit.

Une obscurité plus profonde encore attendait, un règne pire, pour autant que pire soit possible là où tout est un extrême du mal ; car pour celui qui est vêtu, le déshabillé est la pire forme de nudité. En ces lieux, Dieu et la Vérité et la Lumière divine n'ont jamais pénétré, ou alors ils n'y ont plus le moindre pouvoir. Comme s'il avait glissé dans la transe d'une conjoncture profonde, plus loin que la frontière du mental et dans un autre monde, il franchit une ligne de démarcation dont la trace discrète n'était pas visible aux yeux mais seulement perceptible à l'âme.

Il parvint en un domaine fortifié et violent et se vit lui-même errant comme une âme perdue parmi les murs souillés des sordides bidonvilles de la Nuit. Autour de lui s'entassaient des huttes grises et dégoûtantes, adjacentes aux fiers palais d'un Pouvoir pervers, avec des quartiers inhumains et des salles démoniaques. Le Mal dans son arrogance s'accrochait à sa misère ; une splendeur obsédante de pauvreté écrasait ces sombres banlieues destituées des cités de rêve de la vie. En ces lieux, la Vie exposait à l'âme spectatrice les gouffres noirs de son étrange prodige. Déesse déchue mais forte, dépourvue du moindre espoir, obscure, défigurée par le sortilège de quelque terrible Gorgone, telle une prostituée empressée dans un bouge, nue, sans honte, exultante elle dressait son visage maléfique, rayonnant d'une beauté et d'un charme dangereux, et puis, d'un baiser passionné provoquant une panique, elle précipitait la chute de l'esprit dans l'abîme de ses seins magnifiques et fatals. D'un bout à l'autre de son champ de vision elle multipliait comme en un film panoramique ou une vidéo trois dimensions, la splendeur implacable de ses pompes cauchemardesques. Sur la trame de fond obscure d'un monde sans âme, elle mettait en scène sous des jeux d'ombre et de lumière lugubres, ses pièces tragiques de l'angoisse des gouffres, brochant sur le thème des nerfs torturés de créatures vivantes : au cours de ces pièces épiques regorgeant d'horreur et de majesté macabre, des statues grimaçantes crachaient et éjectaient dans la boue du vital, une profusion de formes hideuses et d'actes hideux paralysait la compassion dans les cœurs durcis. Dans les alcôves du péché et les repaires nocturnes du vice, les infamies raffinées de la concupiscence des corps et les imaginations sordides manifestées dans la chair, tournaient la luxure en art décoratif : abusant des générosités de la Nature, sa maîtrise perverse immortalisait la graine semée de la mort vivante, versait le vin bachique dans un gobelet de glaise, offrait au satyre la tiare d'un dieu. Impurs, sadiques, affublés de gueules grimaçantes, des personnages inventés, blafards, obscènes, abominables et macabres étaient télévisés en direct des cavernes de l'Ombre. Avec son artisanat particulièrement ingénieux en matière de monstruosité, impatiente quand il s'agit de formes et d'équilibres naturels, ses orgies de nudité à outrance conféraient à ces caricatures une solide réalité, et des parades artistiques d'images bizarres et déformées, et des spectacles de gargouilles aux masques

obscènes et terrifiants s'acharnaient sur les sens déchirés jusqu'à leur faire prendre des postures tourmentées. Adoratrice d'un mal inexorable, elle idéalisait la bassesse et sublimait la crasse ; un puissant dragon d'énergies reptiliennes et d'étranges épiphanies d'une Force abjecte et des grandeurs serpentines vautrées dans la fange engendraient l'adoration d'un reflet de bave. La Nature entière arrachée à son cadre et à sa fondation se contorsionnait dans des poses anormales : la répulsion engendrait un désir tamasique ; l'agonie se faisait nourriture fortement épicée pour la félicité, la haine était en charge des activités de la luxure et la torture prenait la forme d'une accolade ; une angoisse rituelle consacrait la mort ; l'Anti-divin était l'objet d'un culte. Une esthétique nouvelle de l'art des Enfers qui apprenait au mental à aimer ce qui est odieux à l'âme, imposait leur allégeance aux nerfs tremblants et forçait à vibrer un corps récalcitrant.

Trop douce et trop harmonieuse pour provoquer l'excitation sous ce régime qui souillait le noyau de l'être, la beauté était bannie, les sentiments du cœur étaient anesthésiés et en leur place étaient chéris les frissons du sensationnel ; le monde était sondé pour ses projections de séduction sensuelle. Là était juge un intellect froid et matérialiste qui avait besoin de la piqure des sens et de se faire secouer et de coups de fouets, pour que son austérité endurcie et ses nerfs puissent ressentir quelque passion, quelque pouvoir, quelque acerbe qualité de vie. Une philosophie nouvelle théorisait sur les droits du mal, glorifié dans l'illustre pourriture de la décadence, ou bien dotait d'un discours persuasif une Force de python et armait de connaissance la brute primaire. Le Mental transformé à l'image d'une bête rampante, n'accordait son attention malsaine qu'au vital et à la Matière ; il se démenait dans une fosse, creusant à la recherche de la vérité, s'éclairant dans sa quête à l'aide des torches du subconscient. Alors s'élevaient en bulles polluant l'atmosphère supérieure, l'ordure et les secrets puants des Abîmes : c'est cela qu'il dénommait fait positif et vie réaliste. C'est cela qui maintenant composait l'atmosphère fétide.

Une passion de bête sauvage s'insinuait hors de la Nuit secrète, et traquait sa proie de son regard ensorcelant : tout autour d'Aswapathi, comme des langues de feu crépitantes, des extases bestiales se pavanaient en riant aux éclats ; l'atmosphère explosait de brutalité latente et de violence : se bousculant et l'attaquant ainsi qu'un essaim monstrueux, forcées dans son mental avec un bourdonnement asphyxiant, des pensées capables d'empoisonner le souffle le plus divin de la Nature, écartant des paupières récalcitrantes forçait la vue sur des actes qui révélaient tous les mystères de l'Enfer.

Et tout ce qui se trouvait là était de ce type.

Une race possédée demeurait en ces lieux.

Une Force démoniaque qui rode dans les profondeurs de l'homme et tente sans cesse de se soulever bien que refoulée par les lois du cœur humain — menace permanente pour les yeux calmes et souverains de la Pensée — est capable de se dresser à l'occasion d'un incendie ou d'un séisme de l'âme et, une fois réunifiée avec sa nuit originelle, de renverser la raison, d'occuper le vital et de planter irrémédiablement son sabot dans le sol tremblant de la Nature : voilà ce qui était pour ces créatures le noyau flamboyant de leur être.

Energie fabuleuse, déesse monstrueuse, sévère avec le fort, implacable avec le faible, de derrière les paupières de pierre de son idée fixe, elle observait le monde cruel et impitoyable qu'elle fabriquait. Son cœur était ivre du nectar d'une fringale

dévorante, éprouvait un plaisir délicieux au contact des souffrances d'autrui et appréciait les musiques grandioses de la mort et de la ruine. Prendre le pouvoir, être le maître, était la seule vertu et le seul acte valable : elle revendiquait le monde entier en tant que salle de séjour pour le Mal, le règne de son parti totalitaire et sinistre devait contrôler la destinée de toutes les créatures vivantes. Tout était modelé selon un plan unique et standardisé, par l'inertie étouffante d'une dictature abominable.

Dans la rue comme dans son palais, en réunion et dans son gouvernement, Aswapathi rencontrait des êtres qui ressemblaient à des hommes vivants et prononçaient de grands discours appuyés sur d'élégantes ailes d'intellect, tout en nourrissant ce qu'il y a de plus sous-humain, de plus vulgaire, tout ce qu'il y a de plus vil encore que la plus abjecte reptation de serpent. La raison dont la fonction est de nous rapprocher des dieux et de nous aider à nous élever au niveau divin par le contact du mental, ne faisait que souligner de son rayon lumineux la monstruosité innée de leur nature pervertie. Bien souvent, examinant un visage familier joyeusement rencontré à l'occasion de quelque tournant accidentel, dans l'espoir d'y reconnaître un regard de lumière, sa vision mise en garde par l'œil intérieur de l'esprit lui faisait soudain découvrir là, la marque de l'Enfer ; ou alors grâce au sens intérieur qui ne peut être trompé, il détectait sous l'apparence d'une forme énergique et honnête, le démon, le gnome, le vampire.

Il régnait là l'insolence d'une Force glacée, au cœur de pierre, puissante, obéie, approuvée par la loi du Titan, s'exprimant dans le rire tonitruant d'une cruauté formidable : les actes féroces et satisfaits d'une violence gargantuesque. Dans cet antre de brutes pensantes, autant sinistre que vaste, l'on pouvait chercher en vain une trace de compassion ou d'amour ; il n'y avait nulle part la moindre touche de douceur, rien d'autre que cette Force et ses serviteurs : la convoitise, la haine ; il n'y avait pas de secours pour ce qui souffre, personne qui puisse être sauvé, personne qui osa résister ou prononcer un noble mot.

Armée des étendards du Pouvoir tyrannique, signant les édits de sa loi affreuse, usant de la torture et du sang en tant que sceau, l'Ombre proclamait au monde ses slogans. Un silence muni d'ocillères et servile faisait taire le mental ou ne faisait que répéter les leçons apprises, cependant que couronné de sa mitre, muni du bâton du bon berger, le Mensonge imposait sur des cœurs terrifiés et prosternés les cultes et credo qui régissent le règne de la mort vivante et massacrent les âmes sur l'autel de l'hypocrisie. Tous étaient trompés ou participaient à leur propre fraude ; la Vérité dans cette atmosphère oppressante ne pouvait pas survivre. Là, la misère croyait en sa propre joie, et la peur et la faiblesse se cramponnaient à leurs précipices abjects ; tout ce qui était vil, primitif et pensée sordide, tout ce qui était insipide et pauvre et misérable, respirait dans un contentement vulgaire cet air qui lui était naturel, et ne ressentait aucun besoin d'une libération divine : arrogant, raillant les états plus lumineux, le Peuple des Abîmes méprisait le soleil.

Une Autarcie exclusive repoussait toute lumière ; obsédée dans sa détermination d'être sa propre personne d'ombre, elle vantait ses normes uniques et son type splendide : elle satisfaisait sa faim dans un rêve de pillage ; faisant étalage de sa croix d'esclave comme d'une couronne, elle s'accrochait à son autonomie lugubre et sévère. D'une gorge de taureau elle meuglait en tirant une langue effrontée ; sa clameur discordante et sans honte emplissait l'Espace, et menaçant tous ceux qui osaient écouter la vérité, elle défendait son monopole de l'oreille écorchée ; une audience assourdie lui accordait son vote, et des dogmes fanfarons proclamés dans

la nuit préservait pour l'âme déchue — en un temps destinée à la divinité — l'orgueil de son absolu insondable.

Explorateur solitaire en ces domaines périlleux protégés du soleil comme des cités de termites, oppressé au milieu de cette foule, cette bousculade, ce bruit et ces pompes, passant d'un crépuscule à un autre crépuscule encore plus sombre et plus dangereux, il luttait contre des pouvoirs qui cherchaient à s'emparer de la lumière dans son mental et l'affligeaient de leurs influences tenaces.

Bientôt il émergea dans la pénombre d'un espace libre de murs. Car maintenant les rues surpeuplées avaient été laissées derrière ; il marchait entre les rives interminables d'un crépuscule défaillant. Autour de lui grandissait un vide spirituel sévère, un désert menaçant, un lieu de sinistre solitude, qui laissait le mental vulnérable à quelque invisible assaut, comme une page vierge sur laquelle n'importe quoi doué de volonté pouvait écrire impunément des messages monstrueux et formidables. Objet insignifiant dévalant les routes du Crépuscule, parmi les champs incultes et les granges et les huttes délabrées et quelques rares arbres tordus et fantasmagoriques, il confrontait une émanation de mort et un néant conscient. Et cependant il y avait encore là un Vital hostile et invisible dont l'attitude mortelle de résistance à la lumière et à la vérité faisait de la vie une crevasse glaciale dans le néant. Il entendit la voix horrible du refus obstiné ; assailli de pensées qui bourdonnaient comme un essaim de spectres, proie des fantômes goulus de l'Ombre et de la Terreur qui s'insinue avec sa gueule mortelle, poussé par une étrange volonté d'aller de plus en plus bas, oppressé sous un ciel messager de Malédiction, il luttait pour défendre son esprit contre un découragement envahissant, tout en éprouvant l'horreur de cette Nuit toujours plus noire et des abîmes qui se lèvent pour revendiquer son âme.

Et puis il vit la fin du domaine des créatures et de la forme, et la solitude l'enveloppa entièrement dans les replis de son silence. Soudain tout s'évanouit ainsi qu'une pensée oblitérée ; son esprit n'était plus qu'un gouffre vierge et attentif, vidé de l'illusion morte d'un monde : il n'y avait plus rien, pas même le visage du mal. Il se trouvait seul avec le python macabre de la Nuit. Un Néant dense, anonyme, conscient, muet, qui semblait bien vivant mais sans corps ni mental, était rongé du désir d'annihiler tous les êtres, de sorte qu'il puisse être à jamais seul et nu.

Comme saisi entre les mâchoires intangibles d'une bête informe, happé, étranglé par cette odieuse souillure visqueuse, capturé par une gueule formidable et noire et une gorge béante et la panse obèse d'une malédiction, son être disparut à sa propre vision, engloutit par des gouffres qui n'attendaient que sa chute. Son cerveau se débattait contre l'oppression du vide sans forme, une obscurité horrible et glaciale engourdisait ses chairs, les murmures d'une affreuse force de suggestion pétrifiaient son cœur. Extirpée de sa demeure confortable par une force de reptile et traînée vers une extinction dans ce vide repoussant, la vie se cramponnait à son siège grâce aux tentacules de sa respiration haletante ; son corps se faisait lécher par une langue ténébreuse. L'existence suffoquée peinait pour survivre ; l'espoir étranglé périssait dans son âme vidée, croyances et souvenirs étaient morts, abolis, ainsi que tout ce qui aurait put être une aide pour l'aspiration de l'esprit.

Là, rampait le long de chaque nerf tendu et douloureux, laissant derrière elle une piste de désintégration poignante, une peur sans nom et indescriptible. Comme une marée qui monte vers une victime liée et immobile, l'approche d'une implacable

éternité de douleur inhumaine et intolérable, affolait son mental irrémédiablement paralysé.

Voilà ce qu'il doit endurer, une fois banni son espoir de Paradis ; le voici forcé d'exister à jamais sans la moindre possibilité de la paix d'une extinction, dans un Temps éternel de souffrance et un Espace torturé, avec une nullité d'angoisse assurée comme étant son état final. Un vide sans vie maintenant lui tenait lieu de cœur, et là où auparavant se trouvait le siège de la pensée lumineuse, ainsi qu'un spectre pâle et immobile, ne demeurait qu'une incapacité à contenir la foi et l'espoir, et puis l'affreuse conviction d'être une âme vaincue, immortelle toujours, mais avec sa divinité ruinée, s'étant perdue elle-même, ayant perdu et Dieu et le contact avec les mondes plus fortunés.

Mais il endura, calma cette vaine terreur, supporta les anneaux étouffants de l'agonie et de l'épouvante ; et puis la paix revint, avec la présence souveraine de l'âme. A l'horreur nue répliqua une tranquille Lumière : immuable, immortel et non né, tout-puissant et silencieux, le Divin en lui s'éveilla et fit face à la douleur et aux périls du monde.

D'un seul regard, il maîtrisa les insurrections de la Nature : son esprit sans défense rencontra l'Enfer nu.

Fin du chant 7